

## En guise d'ouverture

Ayant pour objet l'étude du sens, qui participe de l'ensemble des champs de la connaissance, la sémiotique est susceptible d'être mobilisée dans tous les domaines. Cette caractéristique pourrait être à la fois « sa chance et sa damnation », dans la mesure où elle est « drapée dans le paradoxe d'avoir un objet universel que personne ne lui conteste sans que pour autant ce qu'elle en dit soit considéré comme utile et pertinent » (Bachimont, ici). En effet, il va de soi qu'il est impossible d'échapper au sens, mais celui-ci est pour les « autres » un présupposé ou un postulat, alors que pour la sémiotique, il s'agit d'une source de questionnement, d'une invitation à s'interroger sur les modalités de sa production et de sa circulation. La façon dont la sémiotique peut se positionner est donc particulièrement délicate : elle entretient aujourd'hui avec les autres champs de recherche « un rapport qui oscille entre le solipsisme et la dilution » (Klinkenberg, 2014 : 308). Il est dès lors malaisé de déterminer le statut institutionnel du sémioticien.

La sémiotique, qui a su élaborer un remarquable édifice théorique durant plus d'un demi-siècle, n'a cessé de se lancer des défis notionnels et méthodologiques, en interrogeant ses présupposés et en tentant d'accorder ses cadres aux transformations culturelles, aux innovations technologiques et aux mutations de nos sociétés. Néanmoins, dans la plupart des pays on disconvient de son intérêt, on méconnaît sa puissance conceptuelle et son efficacité analytique, et son statut académique reste instable et minoritaire. L'un des problèmes vient sans doute du peu de dialogue entre cette théorie et les différentes disciplines, qui disposent déjà de leur propre outillage théorique et analytique. C'est pourquoi une ouverture, en la confrontant aux autres domaines de recherche, à la hauteur de ses développements théoriques, s'avère indispensable à la survie de la sémiotique.

Cet ouvrage, qui prolonge *La Sémiotique en interface* (2018), s'inscrit dans ce vaste projet, en mettant en relief *l'autre* de la sémiotique, d'autant que c'est « la rencontre avec l'altérité qui mettrait en valeur [son] identité questionnante » (Renoue, ici), et que, plus généralement, reconnaître son autre est inhérent à l'être humain. Cette « aventure » n'est devenue possible que grâce à une enthousiaste collaboration

d'une quarantaine de chercheurs issus d'une douzaine de pays, parmi lesquels on compte aussi bien des sémioticiens chevronnés convaincus de la nécessité de ce dialogue que des chercheurs d'autres domaines, familiers avec la théorie sémiotique et persuadés de sa valeur ajoutée, et dont la contribution pour sortir la sémiotique de l'isolement qui la guette est incontournable. Ce livre entend ainsi de concourir à la rectification de l'image hermétique qui a nui à la réputation de la sémiotique, parfois caractérisée par sa propension à tout codifier, à figer son armature théorique et méthodologique, par son goût de la taxinomie ou sa myopie formaliste. Jean-Claude Soulages a raison de rappeler ici qu'une certaine sémiotique « s'est claquemurée dans les avatars de l'axiomatique fonctionnelle du signe, en refoulant délibérément le fondement et la finalité de celui-ci dévolus avant tout à une pratique sociale mais aussi en occultant l'hétérogénéité et la spécificité de matériaux signifiants ». Mais heureusement que nombreux sont les sémioticiens qui ont déjà pris leur distance par rapport à cette démarche : en tâchant d'appréhender la réalité dans sa complexité, depuis plusieurs années, ils sont bien attentifs aux enjeux sensibles et tensifs, à l'affect et à la perception, à la problématique du sujet et plus généralement à celle l'énonciation. La prise en compte de ces éléments est en effet l'une des conditions nécessaires pour permettre à la sémiotique de se désenclaver et de contribuer au développement des autres domaines de recherche, notamment par sa rigueur méthodologique et par l'esprit critique qu'elle préconise. Tous les contributeurs ont ici, à juste titre, mis l'accent sur la fécondité d'une approche sémiotique ainsi envisagée. *Mutatis mutandis*, la sémiotique, de même que la philosophie – son « partenaire indispensable » pour reprendre les mots de Dominique Chateau (ici) –, est en mesure d'offrir un regard « désintéressé » (Kant, 1790), ou mieux encore, un regard autrement problématisé, aux disciplines respectives.

Par ailleurs, on peut constater que cette confrontation à l'autre a retourné en retour certains des grands piliers de l'édifice sémiotique, tels que la nécessité de la catégorisation du monde pour accéder à son entendement, la prééminence d'un principe d'immanence, le maintien de l'hypothèse de la primauté du débrayage sur l'embrayage, l'importance de l'espace d'interprétation entre l'événement et son sens, l'avantage du traitement processuel de la sémiosi, la place primordiale de la dimension sensible dans la genèse du sens, etc. Mais les regards exogènes ont surtout le mérite de moduler le découpage de l'objet d'étude et, partant, de restituer à la sémiotique sa dimension inévitablement interprétative. Chacun prélève une autre saillance dans le continuum du monde : une photo d'un oiseau prise par un éthologue ne sera pas la même que celle prise par un promeneur (Chateau, ici) ; le pain peut être appréhendé pour sa valeur de marchandise ou comme artefact technique (farine panifiée), pour sa valeur religieuse (hostie, pain béni) ou oblatif (pain domestique festif)

(Borbrie, ici) ; un récipient peut contenir des aliments, être objet de décoration ou masque mortuaire (Flores, ici). À ce filtrage, qui opère par admission / exclusion, actualisation / virtualisation, s'ajoute le caractère situé de la position du chercheur, dès lors que celui-ci est lui-même incarné, inséré dans un contexte, qu'il occupe le site d'où il parle, appartenant à une communauté interprétative. Ce « point de vue » (perception, cognition, affect) s'oppose à toute essentialisation dans la recherche. Aucun étalon n'est généralisable. À se frotter à d'autres ensembles, à des contenus inédits, la sémiotique qui se revendique souvent de son ascendance phénoménologique, se verra encore davantage contrainte de jeter un regard neuf sur les choses, de soupçonner ou démasquer le monde, de mettre entre parenthèses nos automatismes, bref d'opérer une *epochè*. Ses certitudes et ses catégories sont vouées à ployer sous l'effet de l'autre.

Ce projet convie le chercheur à quitter l'inhérence à soi-même pour se projeter hors de soi, à s'investir dans de nouveaux objets d'étude, à opérer un débrayage en somme.

\*\*\*

L'ouvrage débute par des réflexions épistémologiques qui reflètent la pluralité des horizons sémiotiques. Il aborde ensuite des questions qui concernent la culture et la société, notamment la communication et le marché. Une autre partie porte sur les langages et les arts. Puis, c'est la question de la nature et de l'espace qui est mise en avant. Une partie consacrée à la psychologie et à la thérapie vient enfin clore le volume.

De fait, ce livre met notamment l'accent sur trois aspects : (1) l'interdisciplinarité et le redéploiement disciplinaire ; (2) l'épistémologie du global et du local, ainsi que le battement entre le théorique et l'empirique ; (3) les grands enjeux actuels de l'homme et de la société.

(1) Pour dire un monde interdépendant, d'interactions et d'agencements, les disciplines idiosyncrasiques se voient contraintes de déclarer forfait. Roger Caillois constatait déjà que la parcellisation disciplinaire n'était pas inéluctable :

Le progrès de la connaissance consiste pour une part à écarter les analogies superficielles et à découvrir des parentés profondes, moins visibles peut-être, mais plus importantes et significatives. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, il paraît encore des ouvrages de zoologie qui classent les animaux par le nombre de leurs pattes et qui mettent, par exemple, le lézard à côté de la souris. Aujourd'hui, il entre sous la même rubrique que la couleuvre qui n'a pas de pattes du tout, mais qui, comme lui, est ovipare et recouverte d'écailles. (1960 : 9)

Le vivant vient en effet à la rescousse pour illustrer l'ajustement disciplinaire, étant lui-même le lieu de « négociations » permanentes (voir Latour, 1999). Gilles

Deleuze, dans le sillage d'Henri Bergson, invoquait la fécondation réciproque de la guêpe et de l'orchidée comme exemple du *devenir commun*, de « double capture » ou « noces entre deux règnes » (1996 : 8). Plus récemment, l'anthropologue américaine Anna Tsing (2017) convoque le champignon matsutake, la première espèce vivante réapparue après le « champignon » d'Hiroshima, comme dotée d'une certaine résilience. En général, le champignon n'existe, selon elle, que dans la relation avec d'autres végétaux. Autrement dit, les espèces mycologiques dans les écosystèmes nouent entre elles des relations de coopération et non de compétition. Et Peter Wohlleben (2017) de renchérir en avançant que les arbres se transmettent des micro-signaux par leurs racines grâce au réseau de fils tissés par le mycélium (encore un champignon). Si un bulldozer vient à tasser le sol, il détruit la vie sur des dizaines de centimètres. La communication est coupée et les arbres deviennent comme aveugles et sourds dès lors qu'ils ne sont plus protégés par leur communauté (voir Radier, 2018 : 22). De même, la méso-sémiotique que propose ici Nicole Pignier, dans le sillage de la mésologie et de la bioherméneutique d'Augustin Berque, s'oppose à un absolutisme sémiotique : des mondes perceptifs multiples habitent le même milieu. Si le « vivant », selon Jean-Claude Ameisen, inclut l'événementiel, l'expérience, l'aléa, l'imprévisible (2015 : 62), il est aussi le lieu d'une dialectique entre nature, mieux *natures* (Marrone, ici) et culture, entre communication et état d'âme – l'on constate qu'un message persuasif peut être infléchi soit par l'humeur ou la disponibilité, soit par l'avarice cognitive du récepteur (Chabrol, ici) –, voire « entre le génome et l'environnement » (Golse, ici). D'où la nécessité de disposer d'une grille d'analyse assez ajourée, un filet pas trop serré pour attraper plusieurs « objets » au sein de la sémiosphère du monde contemporain globalisé.

Edgar Morin a montré la voie avec sa *Pensée complexe* : « La complexité est un tissu (*complexus* : ce qui est tissé ensemble) de constituants hétérogènes inséparablement associés : elle pose le paradoxe de l'un et du multiple » (1990 : 21). Morin s'empresse toutefois de distinguer entre la complexité et le désordre, le fouillis, l'entropie. L'ambition de la pensée complexe est précisément de rendre compte des articulations entre domaines disciplinaires, d'aspirer à la connaissance multidimensionnelle. Certains contributeurs de cet ouvrage, tels Marie Renoue, Alain Perusset et Thierry Herman, ont pris le soin de décliner le *pluri-disciplinaire* d'un côté, le *trans-disciplinaire* et l'*inter-disciplinaire* de l'autre, le premier relevant de la juxtaposition, du cumul de points de vue sur un même objet, le second d'un véritable dialogue, assimilation et accommodation réciproque, avec le risque de faire perdre à chaque discipline sa spécificité. Ils s'accordent à préférer le moyen terme d'*interdisciplinarité*, censé maintenir l'identité de chacun et favoriser l'échange. Paolo Fabbri a même proposé l'*indisciplinarité* car la sémiotique interroge constamment les savoirs locaux (voir


Brandt, 2014 : 120). L'interdisciplinarité qui sous-tend ce projet exige l'intercompréhension, l'interdéfinition, l'inter-traductibilité. Ce faisant, elle évite la pensée mutilante qu'Edgar Morin attribue au « paradigme de disjonction / réduction / simplification » (1990 : 66). Cette aspiration à un savoir non parcellaire, non cloisonné, non réducteur, lui vient de la théorie systémique de Ludwig von Bertalanffy (1950), le système s'avérant un tout qui ne se réduit pas à la somme de ses parties constitutives. S'il est vrai, à en croire Bruno Bachimont (ici), que « la sémiotique est bien placée pour aborder la complexité de l'hétérogène, où il faut décrire de manière homogène ce qui ne l'est pas » ou, au dire d'Anna Maria Lorusso (ici), que « [l]e regard sémiotique peut travailler et apporter sa propre contribution à un champ de dispersion », le présent volume vérifie cet axiome à chaque page. L'altérité lui lance des perches tous azimuts.

(2) L'épistémologie du global et du local, ainsi que le battement entre le théorique et l'empirique, voire entre sciences exactes et sciences humaines, remettent en question la visée universalisante de la sémiotique qu'elle partage avec la philosophie et les mathématiques. Cette « méta-discipline en cours de construction qu'est la sémiotique » (Hénault, ici) est obligée de se heurter et de se mesurer à l'empirique, au contingent, aux pratiques, au vécu, au singulier, au divers. Jacques Fontanille a si bien dit : « Le jour où la sémiotique s'intéressera au monde tel qu'il est, au monde tel qu'il va, aux hommes tels qu'ils sont et tels qu'ils deviennent, la sémiotique sera une des grandes sciences humaines et sociales » (2015 : en ligne). Et Jean-Jacques Boutaud renoue ici à juste titre avec la vocation à s'incarner du signe, focalisant sur la « vie des signes » et la « vie sociale » de Saussure qui nous ramènent « fondamentalement à la *vie*, là où le système a pu l'évider, la dessécher, au profit d'opérations de signification renfermées sur leur logique. La vie, avant tout, dans la dimension écologique du sens, avec ses variations et ses modulations sensorielles, sensibles, situationnelles, expérientielles ».

Les dernières décennies, on assiste en effet à un déplacement du structural vers le modal, le tensif, le style de vie. Jan Baetens souligne ici à cet égard le glissement qui est en train de s'opérer entre la sémiotique de la langue au profit d'une sémiotique des cultures : l'étude de la vie sociale des signes, l'étude des signes au sein de la société. Il montre que l'on peut dépasser le clivage entre adeptes de Saussure et adeptes de Peirce, car tous se retrouvent dans l'attention donnée à l'espace social du sens, à la culture. Christine Chollier revendique ici, pour sa part, une sémiotique à même de rendre compte de la construction culturelle et générique d'une interprétation, et plaide, dans le sillage de François Rastier, pour une approche qui démarque à chaque occurrence le *nous* de l'*autre*, voire le *bourreau* de la *victime* selon qu'ils relèvent d'un document historique, d'une satire, d'un pamphlet, d'une œuvre d'art.



Jacques Fontanille n'avancéait-il pas naguère « que la sémiotique, malgré son caractère marginal actuellement, a prouvé, à plusieurs reprises au cours de son histoire, qu'elle est probablement la science centrale pour la compréhension des cultures » (2014 : 217) ?

Par ailleurs, le contact avec l'autre révèle en retour une plasticité propre à la sémiotique, parfois un peu enfouie, voire inavouée ou frappée d'ostracisme : *l'interprétant ultime* chez Peirce, *la vie sociale* chez Saussure, *la structure absente* chez Eco, *l'écriture* chez Barthes, *l'imperfection* chez Greimas. En contrepartie, les experts des autres champs de recherche avouent leur besoin de rigueur, demandent à puiser dans un trousseau de concepts pour les rendre opérationnels, afin de pallier certains manques qu'ils avaient pu déplorer *in domo* : « Il leur arrivait d'être stupéfaits des clartés que projetait la lentille sémiotique sur leur domaine de compétence » (Hénault, ici). Car, à force de plonger dans la singularité, la contingence ou l'empirie, tel l'étudiant hypermnésique de Jorge Luis Borges dans « Funes ou la mémoire » (1942), l'on perd la capacité de généraliser, de mener un raisonnement abstrait. Denis Bertrand a raison de poser des garde-fous à un tournant phénoménologique, sensible et surtout pragmatique, qui passerait outre les propriétés formelles et la triple suspension – référentielle (le réel fonctionne comme un langage), différentielle (chacun opère des sélections perceptives ou actantielles) et subjectale (un écran de sens se tisse entre le sujet et la lumière trop crue du réel) – qui définit la structure et qui garantit le principe d'immanence, ainsi qu'une certaine autotélicité. Même le sujet sensible pour Bertrand « reste néanmoins conçu avant tout comme opérateur de conversion d'un plan de l'expression en un plan du contenu et inversement » (Bertrand, à paraître). Par une belle analyse du classement céologique dans *Moby Dick* d'Herman Melville, dont certaines baleines ne seraient « que des sons, pleins de fureur léviathanesque, mais qui ne signifient rien » (dans les termes de Melville lui-même), « de précaires petits drapeaux lexicaux », de purs signifiants en somme, Bertrand en arrive à la conclusion que « [l']attitude herméneutique a pour limite la confiance qu'elle fait à la langue de bien dire le réel ; l'attitude sémiotique suspend cette confiance et entreprend d'objectiver les formes qui la suscitent » (*Ibid.*). Le signifiant est en dernière analyse le véhicule conventionnel de la visée d'un objet qui se reflète dans sa donation perceptive. Ce plaidoyer pour la littérarité et l'immanence n'est pas un retour au textualisme, mais la conviction que, dès qu'il y a discours, il y a débrayage, représentation, voire aliénation et mensonge potentiel. Rappelons qu'Umberto Eco (1975) situait la légitimation de la sémiotique dans l'espace réservé au mensonge. Comme l'affirme ici Anna Maria Lorusso, « [l]a sémiotique est un savoir interprétatif, mais pas au sens herméneutique », dans la mesure où « elle travaille sur les attestations du sens, sur ses formes matérielles ». Elle présuppos[e] un

"monde naturel" d'emblée sémiotisé » (Calame, ici), ou encore  le voyage en symbolique est un immanentisme » (Klein, ici). Benveniste ne situait-il pas le propre de l'homme dans sa « faculté de *symboliser* » (1966 [1963] : 26) ? En outre, l'immanence n'est pas monolithique mais stratifiée et passible d'une approche praxéologique qui étudie les modalités d'usage, l'habitus (Rastier, 2001). Le Groupe  $\mu$  (2015) définit d'un côté une anasémiose entre l'espace, les structures sémiotiques et les structures du vécu du sujet (multi-modale, visuelles, tactile, olfactive, kinesthésique, affective), et de l'autre, une catasémiose qui postule que les sens entraînent en contrepartie une action sur le monde (voir ici le chapitre de Laudati). Ce processus d'élaboration du sens recoupe partiellement les cinq niveaux des plans d'immanence formulés par Jacques Fontanille (2008 : 34), à savoir signes, textes-énoncés, objets, scènes pratiques, stratégies, formes de vie, intégrés de façon « ascendante ».

Il semble enfin opportun de croiser le débat sur le théorique / intelligible / idéalité et l'empirique / sensible / contingence avec celui du global et du local. Celui-ci n'implique pas l'aléatoire mais est indissociable du global. Michel Serres, dans *Passage du Nord-Ouest*, soumettait le problème du global et du local au crible de la science des volumes et des polyèdres. Il prend l'exemple de la sphère que l'on peut considérer par un recollement de plans et donc de localités. « Dès lors, le paradoxe apparaît : la sphère est localement constructible par un recollement de plans ; or il est impossible, globalement, de la développer sur un plan » (1980 : 70). Une même antithèse émerge pour Serres entre le rigoureux et le culturel :

Le rigoureux verse à l'universel, verse à l'a priori ou au transcendantal, c'est là sa plus grande pente. Le culturel verse au relatif, au temporaire, au singulier, au fantastique, c'est aussi sa plus grande pente. Le rigoureux verse au global, tout justement, le culturel n'est que local. D'où l'extrême difficulté de penser comme culturelle une globalité produite par une opération rigoureuse [...]. (*Ibid.* : 72)

 r Morin réussit pourtant à concilier les deux : « La science classique avait rejeté l'accident, l'événement, l'aléa, l'individuel [...]. Elle avait rejeté le cosmos et le sujet [...]. Or ce que nous voulons dégager, au-delà du réductionnisme et du holisme, c'est l'idée d'unité complexe » (1990 : 71-72). Il donne l'exemple de la flamme qui est un dynamisme stabilisé ou celui de la turbulence aquatique (désordre) qui se mue en tourbillon (ordre). En somme, une certaine intelligibilité (théorique, globale) semble toujours tapie sous le divers (empirique, local). La passion d'un vécu ne doit pas annihiler la rigueur scientifique. La contribution de Wolfgang Wildgen à ce volume corrobore ce postulat car il montre que les signes visuels (la dynamique apparemment « chaotique, donc incontrôlable » d'un combat chez James Bond à même de susciter le suspens)  et musicaux (le rythme qui peut influencer le mouve-



ment corporel et cardiaque du récepteur) exigent une analyse morphodynamique. La lecture littéraire reposerait à son tour, selon Bertrand Gervais (ici), sur un dysfonctionnement ou un processus de défamiliarisation qui produisent l'événement de lecture, condition pour passer à la figuration et à l'interprétation. La dialectique de l'ordre / théorie et du désordre / empirie ne peut en aucun cas être esquivée.

(3) Juger comment faire face aux grands défis du monde actuel en pleine mutation est une considération qui émerge dans plusieurs chapitres. Ceux-ci illustrent en quelque sorte l'invite de Jacques Fontanille : « cesser de croire que l'avenir de la sémiotique est dans le champ sémiotique au sens strict » (Fontanille, 2014 : 224). Les domaines abordés sont certes nombreux mais non exhaustifs car de nouvelles questions urgentes pointent à l'horizon et méritent l'attention des sciences humaines et notamment de la sémiotique : la démographie et les migrations, le problème du vivre-ensemble dans un monde multiculturel ou hybride, les réactions communautaires ou populistes que ces nouvelles sociétés engendrent, les droits de l'homme, la sécurité, la paix, le développement durable, l'accès à l'eau, etc. Comme le suggère ici Giulia Ceriani, la sémiotique peut « apporter une meilleure compréhension de ces "transformations silencieuses" (Jullien, 2009) qui marquent notre société ». Voici les principaux défis actuels traités dans ce volume :

a) Le numérique, ayant lui-même une visée universaliste, est un premier axe qui interpelle la sémiotique. Comme l'indique ici Bruno Bachimont, même si son unité minimale, le *calculus*, est indifférent au sens, n'étant ni un signe ni un symbole formel, puisque la machine peut exécuter l'algorithme sans comprendre sa propre réalité opératoire, le numérique n'échappe pas *in fine* à l'interprétation. Qui plus est, l'ingénieur doit trouver des compromis et inventer des machines appropriées : « la variabilité culturelle est l'autre facteur brisant l'isolement du numérique où le *calculus* est réinvesti d'une fonction signifiante au gré des usages et des conventions » (Bachimont, ici). La communication numérique est encore examinée ici par Jean-Jacques Boutaud, Alexandra Saemmer, Éric Bertin et Jean-Maxence Granier, ainsi que par Giulia Ceriano, tantôt en lien avec le sémio-marketing à l'affût de stratégies marchandes qui gouvernent ou orientent sournoisement les pratiques, tantôt comme une opportunité d'afficher un style de vie, d'esthétiser le quotidien, de se singulariser.

b) **Aut** enjeu, l'image. Omniprésente dans notre culture visuelle, elle est une donnée indissoluble de la réalité numérique, prise en écharpe par les stratégies mercantiles. Il importe donc de lui restituer son origine et de rappeler l'apport des historiens de l'art à la naissance de la sémiotique visuelle (Lupien, ici) et, partant, de jauger l'importance de la perception dans l'expérience esthétique, aspect que l'iconologie panofskienne a passé sous silence, mais surtout de mettre un terme à la décalcomanie linguistique (double articulation) **ou ce** que Jan Baetens appelle ici la « signifiose »,



la propension irréprouvable à donner un sens à ce qui n'en a pas. L'iconologie tend à ignorer le signe plastique, à néantiser le plan de l'expression au profit du plan du contenu et des savoirs extrinsèques à l'œuvre. Baetens invite, par le biais de la bande dessinée, à être attentif au style, à la psychanalyse, à ce qui dans le graphisme peut infléchir la lecture, à l'interprétant collectif. L'ère numérique nous incite en effet à une nouvelle vigilance à l'égard de la forme et de la matérialité de l'œuvre, pas seulement lisible, **figurative, mais visible**, pour éviter ce qu'Yves Citton qualifie d'« économie de l'attention » qui met tout en œuvre pour « envoûter », « hypnotiser » l'utilisateur (2014 : 51). Le plan de l'expression est truffé de moyens pour attirer le spectateur vers des contenus préformatés. L'image scientifique, comme le souligne ici Catherine Allamel-Raffin, n'est pas, en reste, toujours le résultat d'un retraitement et d'une inférence, à savoir l'interprétation des données fournies par des instruments.

c) L'opposition culture / nature (nature marâtre, nature ressource, ou encore fond universel à toutes les cultures, l'être d'un devoir-être qui serait du côté de l'humain) se voit soumise au regard critique des « multinaturalistes ». Gianfranco Marrone propose ici de réinstaurer un rapport vertueux avec l'environnement naturel et de réévaluer « cet oxymore théorique qu'est la "nature humaine" » dès lors que la nature serait d'emblée, sémiotiquement parlant, « un effet de sens ». La nature, plurielle, devrait être réaffirmée comme valeur, dotée d'un droit. Les indigènes en Amazonie qui tutoient la nature ne font-ils pas réfléchir à la frontière entre nature et société ? Une certaine zoosémiotique se voit ainsi réhabilitée par le biais des débats écologiques actuels. De surcroît, l'écoumène englobe nature et société, science et politique sans avoir besoin de naturaliser les sciences de l'esprit comme le fait un certain cognitivisme hâtif. Ces réflexions corroborent en quelque sorte la position de Jean Petitot, qui consiste à « élargir le concept même de nature », considérant le langage, la perception et l'action comme « des niveaux supérieurs de structuration qui émergent de niveaux inférieurs » (2014 : 358), voire celle de Göran Sonesson lequel prône ici « la dialectique de l'analyse phénoménologique et des études expérimentales », montrant par exemple que le sens se développe « phylogénétiquement » jusque « dans des machines mimant des êtres animés ».

d) **D'autres domaines** constituent également des défis majeurs : la psychiatrie, la santé, le pouvoir de la parole. Prenons l'exemple du psychisme abordé sous l'angle sémiotique par plusieurs contributeurs. L'entrée du bébé dans le monde des signes relève-t-elle de la communication verbale, non verbale ou pré-verbale, si l'on sait que penser, agir et ressentir sont synchrones chez le bébé ? La néoténie (l'immaturité à la naissance) le rend en tous les cas dépendant de son environnement. Que « cet inachèvement [soit] source de diversité » (Golse, ici) ne fait que parachever le côté inextricable de la question. L'art-thérapie de Jean-Pierre Klein, qui prolonge les re-

cherches d'Ivan Darrault-Harris, n'en est plus à ses premiers balbutiements. Elle va jusqu'à créditer le patient autiste d'être un sujet à part entière, capable de se re-crée à travers sa propre création artistique, de sorte que le thérapeute ne fait que l'accompagner dans son autoguérison. De même que l'herméneutique narrative semble pouvoir être appliquée aux dessins d'enfants guaranis enfermés dans une réserve et soumis à l'acculturation (Grubits, ici). Or la sémiotique semble ne pas avoir encore dit son dernier mot dans ce domaine. À son tour, à en croire Patrizia Violi (ici), le trauma est une question sémiotique par excellence car la victime doit mettre en discours, *énoncer / dénoncer*, l'expérience vécue, ce qui crée un décalage et, partant, un espace d'interprétation. Toute thérapie requiert d'ailleurs une conversion du « je » en « il » selon un débrayage énonciatif, comme le précise encore Jean-Pierre Klein. La sémiotique est aussi mobilisée pour étudier l'insomnie (Cattoir-Brisson, ici) puisqu'elle fournit le design nécessaire à l'analyse ou à la modélisation des typologies d'usages, voire pour jeter un éclairage sur les effets de sens, passionnels ou manipulatoires, de l'oralité dans une conversation (Péa de Barros, ici).

\*\*\*

Avant de conclure, la question se pose de savoir comment lire cet ouvrage. Alfred Thibaudet (1941) proposait deux modes de lecture, soit empruntant « l'escalier du collège » (le plus scolaire, allant du plus ancien au plus récent), soit empruntant « l'escalier du renard » (à rebours « comme le renard dans son terrier »), et Le Corbusier (1925) de préconiser le « chemin des hommes » (rectiligne) contre le « chemin des ânes » (sinueux). La seconde voie est sans doute plus périlleuse mais plus jouissive.

Celui qui s'y aventurerait découvrirait par exemple que Bruno Bachimont voit le *calculus* du numérique comme un équivalent universel au même titre que l'argent, équivalent d'une marchandise en vue de l'échange, à son tour remontant à la valeur chez Saussure, et s'inscrivant dans une axiologie retorse selon François Bobrie (ici) : « l'objectif de pratiques des acheteurs consiste à "démarchandiser" les marchandises pour pouvoir les "consommer" comme objet de valeur indépendamment de leurs prix ». Le vêtement convié par Anthony Mathé, en l'occurrence le *Trench coat* Burberry, devient forme de vie, expérience singularisante, performance en acte (au-delà du *Système de la mode* de Barthes, 1967), et permet dès lors de questionner à nouveaux frais la notion de « style », d'identité et d'imaginaire de la mode. Le mode vestimentaire est saisi comme *modus operandi*, articulé en plans de pertinence sémiotique : le vêtement (l'objet), le look (la performance), la garde-robe (le paradigme), mais aussi dans sa qualité d'enveloppe d'un corps sensible, écran protecteur et révélation d'un sujet car surface d'inscription. Fernando Andacht rebondit, quant à lui, sur la question du vêtement en invoquant la phanéroscopie de Peirce afin de

prouver aux détracteurs, lesquels prétendent que la sémiotique n'est pas légitime pour parler de culture matérielle (par exemple les vêtements des Trinidadiens), que la triade peircienne s'intéresse précisément à la médiation entre l'apparence et l'être.

Une lecture erratique, balbutiante, à comprendre « en termes de processus plutôt que de résultats » (Gervais, ici) aurait encore le choix d'appréhender la ville de plusieurs façons. Pour Isabella Pezzini, la ville est une expression syncrétique, « agglomérat d'êtres et de choses » (Greimas, 1976 : 141). L'emplacement et la forme d'un banc préfigure un utilisateur, établit un code de conduite : rester là, attendre, admirer un paysage, se reposer, bavarder avec quelqu'un ; d'où un aménagement de l'espace intéressé aux pratiques : si pour Isabella Pezzini, la ville est « prise en flagrant délit de sa vie quotidienne », pour Patrizia Laudati, elle est le lieu d'une expérience sensible, d'une interaction entre stimuli (entités ou bâtiments) et les modalités perceptives visuelle, tactile, olfactive, auditive, etc. de l'usager. De sorte que le périmètre administratif à l'échelle du quartier ne correspond pas forcément à la dimension existentielle, espace vécu. Quant à Isabel Marcos et Clément Morier, ils conçoivent la ville comme le résultat d'un parcours morphogénétique et sémiogénétique : le mur de protection antifasciste à Berlin devient à l'issue du parcours un lieu muséifié opérant un renversement de la frontière séparatrice en un centre attracteur, emblème du dépassement de toute frontière, « symbole du patrimoine des droits de l'homme universellement partagés ».

Pour prendre un autre exemple, l'étude d'Éric Bertin et Jean-Maxence Granier, ainsi que celle d'Alexandra Saemmer peuvent être lues en binôme car elles interrogent toutes deux les stratégies marchandes qui infusent nos pratiques de sujets internautes et l'« impression d'*empowerment* que les possibilités de partage peuvent inspirer » (Bertin et Granier). La métaphore de la navigation du sujet explorateur semble obsoleète car l'actant-sujet de la navigation est lui-même manipulé : « on assiste à un renversement du rôle de l'actant-sujet, l'internaute devenant en quelque sorte l'objet de la quête de l'actant algorithme » (*Ibid.*). Saemmer décline toutes les modalités de l'écrit d'écran ou iconotexte (expression syncrétique visible et lisible, tabulaire et linéaire) avec ses effets d'immersion, cinétique, cognitive et sensible, sur la lecture de sites web. C'est l'occasion pour elle d'insister sur la nécessité d'une sémiotique critique à même de décrypter dans l'épaisseur sémiotique de l'artefact, l'influence sur le récepteur, des formes associant substance iconique et verbale qui modélisent et qui orientent les pratiques. L'utilisateur se trouve pris dans les dispositifs grâce à l'agrément que ceux-ci lui procurent, selon une oscillation complexe entre coercition et consentement.


Un mérite subsidiaire des regards croisés qui se sont adonnés à cet exercice de mise à l'épreuve de l'autre a été de jeter une nouvelle lumière sur des ressources




déjà présentes mais un peu reléguées à l'arrière-plan chez les fondateurs, de réactiver des ressorts quelque peu rouillés. Un seul exemple parmi d'autres : Anne Hénault avance ici que l'expertise financière fait redécouvrir la *valeur* chez Saussure si tant est que la valeur est un jeu relationnel, quoiqu'intenable sur le plan logique, entre choses à la fois dissemblables et similaires car susceptibles d'être échangées. La *Fair value* ou prix équitable (axe paradigmatique) s'oppose à la *Value-in-use* (axe syntagmatique), deux axes inséparables dans la juste évaluation d'un actif. Déjà chez Greimas (1966), les signes ne sont rien tant qu'on ne dégage pas les jeux de relations abstraites qui leur octroient de la signification. Aussi la sémiotisation des fluctuations boursières ne ferait-elle que commencer.

\*\*\*

En guise de point d'orgue à ces réflexions préliminaires, nous appelons de nos vœux que cet ouvrage polyphonique et dialogique invite à d'autres rencontres fructueuses. Greimas avait déjà fait des propositions dans le sens d'une intégration bénéfique de l'aléa dans une discipline : « Il ne faut pas aider l'homme. Il faut lui compliquer la vie. Il faut chercher comment transformer un homme qui a besoin d'aide en un homme qui soit son propre transformateur et celui des autres » (2017 [1966] : 136, cité ici par Kersyte). Greimas voulait pousser le sujet aliéné par certaines idéologies à devenir son propre médecin (voir Kersyte ici). À une époque du « *care* », de « réparer le monde » (Gefen, 2017), la sémiotique est bien armée, comme le confirment les contributions ici réunies, pour aider certaines disciplines en mal de méthodologie à y voir plus clair, à affiner leurs concepts, à approfondir leur compréhension des phénomènes. D'ailleurs, la sémiotique en tant qu'« école de sens critique et de liberté » (Klinkenberg, 2014 : 317) permet d'aiguiser l'esprit et d'apporter la nuance, en déjouant toute habitude, en sensibilisant ses utilisateurs au fait qu'une idée ne va jamais de soi. Il semble pertinent de déduire de ce qui précède que la sémiotique peut avoir une place très légitime dans les milieux académiques et dans la formation des jeunes : comme le soutiennent ici Alain Perusset et Thierry Herman, elle serait un préalable aux études universitaires.

Par ailleurs, ces textes prouvent que l'apport est réciproque, dans la mesure où les autres champs de recherche s'avèrent, à leur tour, une chance pour la sémiotique à une époque où le monde est de plus en plus difficile à maîtriser. Si la sémiotique a encore une raison d'être, ce sera une sémiotique qui aurait vocation à intégrer les acquis de ses consœurs. Si la sémiotique a une responsabilité, c'est d'affronter son destin initial, à savoir la vie, c'est de devenir praxis, en agissant dans  monde.

L'altérité peut en effet être entendue comme un ensemble de nouveaux champs d'exploration pour la sémiotique. Qu'est-ce qui émerge à la lisière de la sémiotique et de son autre ? Si la sémiotique « permet de dépasser le provincialisme propre

des disciplines » (Bachimont, ici), les autres lui donnent l'opportunité de faire son autocritique, de réviser ses fondamentaux, d'interroger son champ de pertinence. Poser la question de la pertinence de la sémiotique face à des objets autres revient à mettre au jour sa valeur heuristique profonde : « De cette rencontre avec l'inconnu, la sémiotique a tout à gagner, elle pourrait même clarifier sa singularité dans le concert des sciences humaines et sociales, et en finir une fois pour toutes avec cette *étrangeté* qui lui colle à la peau » (Mathé, ici). Il faut  pas escamoter la dysharmonie en échafaudant un système harmonieux, « carré », accepter la contradiction, la complexité du réel, la polysémie, l'hétéronomie dont doit se nourrir l'autonomie. Notre époque nécessite de nouvelles lucidités, impossibles à atteindre en plaquant des théories sur un corpus. Elle nous impose de travailler *bottom up*, d'être attentifs à l'objet, de faire appel à un appareillage conceptuel qui lui soit adéquat.

Tout cela nous mène à dire que la confrontation à l'autre oblige la sémiotique à l'inventivité et à la créativité, ce qui est, sur le plan épistémologique, essentiel pour la santé de tout domaine de recherche. L'altérité a toujours été édifiante. Parmi les « effets d'autrui » que Deleuze avait distillés de la solitude du Robinson de Tournier, il avait relevé le fait de « relativise[r] le non-su, le non-perçu » (Deleuze, 1969 : 55). Ce n'est pas un relativisme que cet ouvrage prône, mais un regard plus modeste, la fin de la cécité et de l'arrogance disciplinaire, sémiotique ou autre.

Nathalie Roelens et Amir Biglari

## Références bibliographiques

- AMEISEN, Jean-Claude (2015), *Les Chants mêlés de la Terre et de l'Humanité*, Paris, Le Monde / l'Aube.
- BARTHES, Roland (1967), *Système de la mode*, Paris, Le Seuil.
- BENVENISTE, Émile (1966 [1963]), « Coup d'œil sur le développement de la linguistique », *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, pp. 18-31.
- BERTALANFFY, Ludwig von (1973 [1950]), *Théorie générale des systèmes*, Paris, Dunod.
- BERTRAND, Denis (à paraître), « Sémiotique, littérature et nouvelle herméneutique. Pour une approche formelle et engagée ».
- BIGLARI, Amir (dir.) (avec la collaboration de Nathalie Roelens) (2018), *La Sémiotique en interface*, Paris, Kimé.
- BORGES, Jorge Luis (2018 [1942]), « Funes ou la mémoire », *Fictions*, Paris, Gallimard.

- CAILLOIS, Roger (1960), « Sciences diagonales », *Méduse et Cie*, Paris, Gallimard, pp. 9-18.
- CITTON, Yves (2014), *Pour une écologie de l'attention*, Paris, Le Seuil.
- DELEUZE, Gilles (1969), « Un monde sans autrui », *Logique du sens*, Paris, Minuit, pp. 350-372.
- DELEUZE, Gilles (1996), *Dialogues* (avec Claire Parnet), Paris, Flammarion.
- ECO, Umberto (1976 [1975]), *La Production des signes*, Paris, Le Livre de poche.
- FONTANILLE, Jacques (2008), *Pratiques sémiotiques*, Paris, Presses Universitaires de France.
- FONTANILLE, Jacques (2014), « Entretien », dans BIGLARI, Amir (dir.), *Entretiens sémiotiques*, Limoges, Lambert-Lucas, pp. 209-232.
- FONTANILLE, Jacques (2015), « La sémiotique face aux grands défis sociétaux du XXI<sup>e</sup> siècle », *Actes sémiotiques*, n° 118, disponible sur : <http://epublications.unilim.fr/revues/as/5320>.
- GEFEN, Alexandre (2017), *Réparer le monde : la littérature française face au XXI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Corti.
- GREIMAS, Algirdas Julien, (1966), *Sémantique structurale : recherche de méthode*, Paris, Larousse.
- GREIMAS, Algirdas Julien (1976), *Sémiotique et sciences sociales*, Paris, Le Seuil.
- GREIMAS, Algirdas Julien (2017 [1966]), « Mythes et idéologies », *Du sens en exil : chroniques lithuaniennes*, Limoges, Lambert-Lucas, pp. 123-139.
- GROUPE  $\mu$  (2015), *Principia semiotica : aux sources du sens*, Bruxelles, Les impressions nouvelles.
- JULLIEN, François (2009), *Les Transformations silencieuses*, Paris, Grasset.
- KANT, Emmanuel (2000 [1790]), *Critique de la faculté de juger*, Paris, Flammarion.
- KLINKENBERG, Jean-Marie (2014), « Entretien », dans BIGLARI, Amir (dir.), *Entretiens sémiotiques*, Limoges, Lambert-Lucas, pp. 293-321.
- LATOUR, Bruno (1999), *Politiques de la nature : comment faire entrer les sciences en démocratie*, Paris, La Découverte.
- LE CORBUSIER (1994 [1925]), *Urbanisme*, Paris, Flammarion.
- MELVILLE, Herman (2006 [1851]), *Moby Dick*, Paris, Gallimard.
- MORIN, Edgar (1990), *Introduction à la pensée complexe*, Paris, ESF.
- PETITOT, Jean (2014), « Entretien », dans BIGLARI, Amir (dir.), *Entretiens sémiotiques*, Limoges, Lambert-Lucas, pp. 355-366.
- RADIER, Véronique (2018), « L'homme qui chuchote à l'oreille des animaux », *Nouvel Obs*, n° 2787, 5 avril, p. 20-24.
- RASTIER, François (2001), « L'action et le sens pour une sémiotique des cultures », *Journal des anthropologues*, n° 85-86, pp. 183-219.

- SERRES, Michel (1980), *Hermès V : Le Passage du Nord-Ouest*, Paris, Minuit.
- THIBAUDET, Alfred (1941), *Réflexions sur la littérature*, t. 2, Paris, Gallimard.
- TSING, Anna (2017), *Le Champignon de la fin du monde : sur les possibilités de vivre dans les ruines du capitalisme*, Paris, La Découverte.
- WOHLLEBEN, Peter (2017), *La Vie secrète des arbres*, Paris, Les Arènes.